

ROBERT COQ

Receveur-Central de l'Enregistrement
Secrétaire général de l'Association Amicale des Anciens Elèves
et Membre du Bureau d'Administration du Collège Henri IV
Vice-Président de la Société Littéraire et Artistique
Président du Comité de la Croix-Rouge Française
de Bergerac

DISCOURS

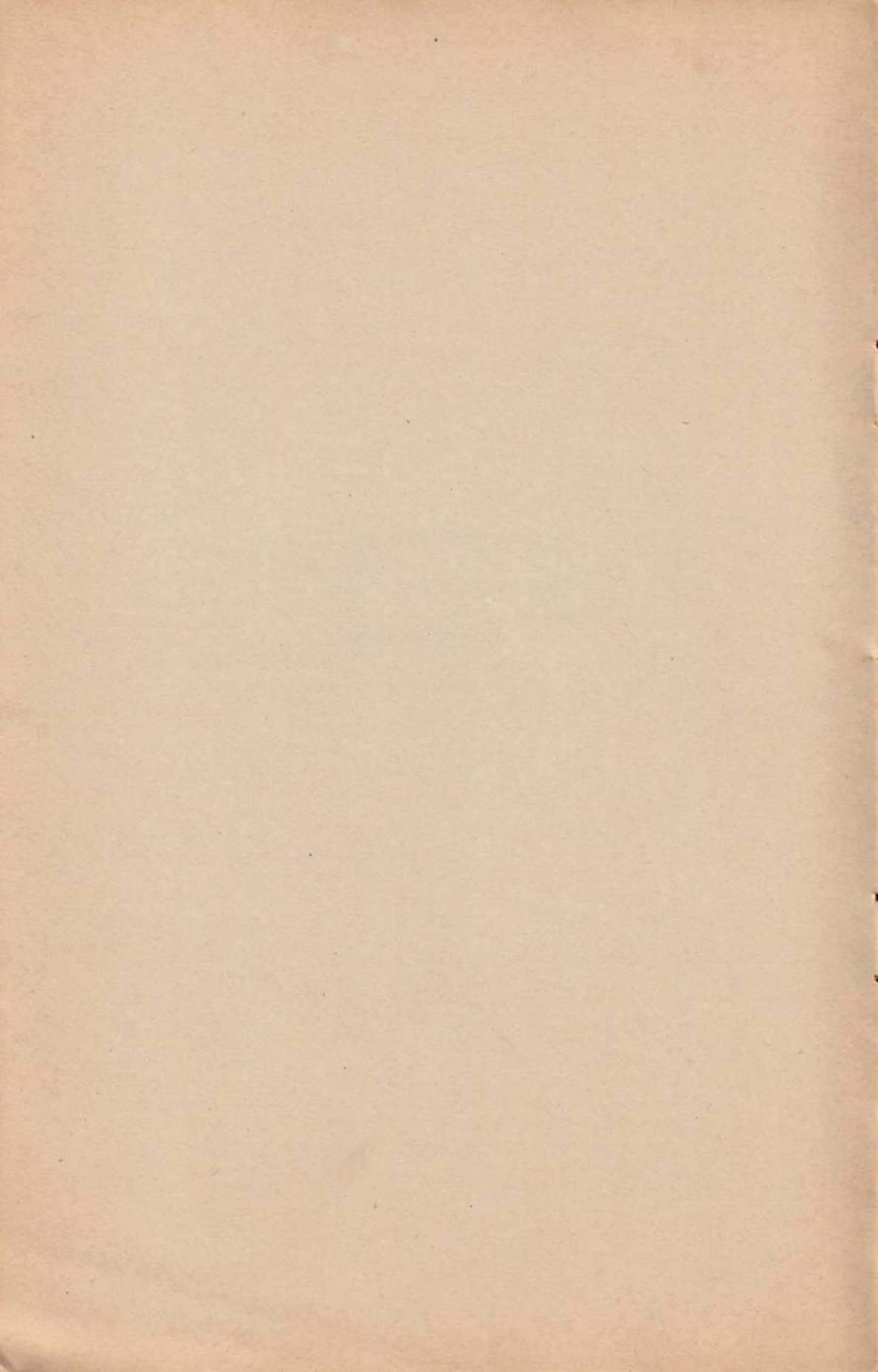
PRONONCÉ LE 12 JUILLET 1952
A LA DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PRIX
DU COLLÈGE HENRI IV DE BERGERAC



BERGERAC
IMPRIMERIE GÉNÉRALE DU S.-O. (H. TRILLAUD & C^{ie})
1952



Le samedi 12 juillet 1952 à 15 heures
dans la cour d'honneur du Collège Henri IV
rue Lakanal, à Bergerac, en réponse
au discours d'usage de M. SICARD,
Professeur de Philosophie



*Monsieur le Sous-Préfet, Monsieur le Maire,
Monsieur le Principal, MM. les Professeurs,
Mesdames, Messieurs,
Chers Camarades, Jeunes Elèves,*

En remerciant M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux et M. le Principal du Collège Henri IV pour m'avoir donné la présidence de cette cérémonie, je dois aussi leur être reconnaissant de faire revivre en moi, en ce moment, de vieux et rajeunissants souvenirs, me ramenant environ huit à dix lustres en arrière, dans un passé dont les pages sont tournées depuis longtemps.

Comme le doge de Gênes à la cour de Versailles, ce qui m'étonne le plus, c'est de me voir ici, ayant l'impression que la guerre 1914-1918 n'a pas eu lieu, au point de me croire encore élève de ce Collège. Des vers d'Edmond Rostand chantent dans ma mémoire, et, comme ce poète, je peux également dire :

« Laissez que je regarde un peu cette jeunesse,
« Je crois me voir, là-bas, moi-même, au dernier rang. »

En réalité, depuis le temps où j'étais collégien, les choses n'ont pas tellement changé. La même odeur de vacances se dégage des murs, monte de la terre et descend des arbres; tout m'accueille et voici que ma mémoire parle haut.

Certes, le général de brigade et la musique du 108^e régiment d'infanterie ne sont plus là. Les platanes ont remplacé les ormeaux; il manque aussi le velum qui recouvrait la cour d'honneur pour protéger l'assistance du soleil. D'aimables traditions semblent également perdues, puisque les grands élèves n'accueillent plus les dames à l'entrée en leur offrant le bras pour les conduire aux places assises. De même MM. les Professeurs ne sont plus en robes et le palmarès n'est ni imprimé, ni distribué aux familles.

Dans l'ensemble pourtant, l'appareil de la réunion n'est guère modifié, les autorités civiles et militaires honorent toujours la fête de leur présence et si les livres de prix sont peut-être en moins grande quantité, leur nombre et leur choix n'en est pas moins respectable, grâce aux louables efforts de la Municipalité, des Maîtres, des Parents d'Elèves et des Anciens Elèves, pour maintenir la solennité des distributions.

Monsieur le Professeur de Philosophie,

Loin de répéter quelques vérités de sens commun, il s'en faut, et de beaucoup, que vous ne sachiez rien, comme vous voulez le dire après le Sage grec. Votre conception d'éveilleur de vocation du Philosophe vous conduit noblement à proposer à vos élèves « d'être hommes et de rester hommes sans rompre avec la nature, ni renoncer à la transcendance, ni s'enfermer dans un égoïsme « ruineux. » Ils le réaliseront d'autant plus facilement qu'ils auront fait de bonnes études philosophiques — d'où l'utilité de ces études — au cours desquelles ils apprennent notamment l'éducation de la volonté. C'est ainsi que

votre remarquable discours réveille mes souvenirs comme des eaux vives, puisque, en 1902 et en 1913 votre prédécesseur médiat M. SIREYGEOL avait développé ces deux sujets.

Aussi, chers élèves, ce retour vers d'anciens discours d'usage que j'ai entendu prononcer à cette même place, en des jours comme ce jour d'hui, par des Professeurs presque tous décédés depuis, me donne la tentation de les faire revivre pour vous maintenant, pendant les derniers instants qui vous séparent des vacances.

A vrai dire, j'ai écouté ici, pour la première fois un discours de distribution des prix le 29 juillet 1901; je n'étais pas encore élève, puisque je n'ai été admis au Collège qu'en 1902, et, très exactement le mercredi 26 février. Si je suis tellement précis, c'est parce que ce fut un jour de vacances. M. le Ministre de l'Instruction Publique (on ne disait pas encore de l'Education Nationale) avait en effet décidé que les établissements scolaires vaqueraient à l'occasion du centenaire de la naissance de Victor Hugo, puisqu'aussi bien le nouveau siècle avait deux ans. Il y a donc 51 ans je regardais couronner mes aînés et M. LALESQUE, professeur d'enseignement moderne (c'était son grade), a pris la parole avec cette phrase sonore: « Que vous dirai-je en ce commencement de « siècle? » C'est tout ce que j'en ai retenu. Bien sûr, depuis, j'ai eu la curiosité et le plaisir de lire le texte du discours de M. LALESQUE qui est une admirable page sur l'effort colonial français. Mais cette entrée en matière reflète toute une époque: « Que vous dirai-je en ce commencement de siècle? » et, pour bien comprendre, il faut penser à tout ce qu'on attendait à ce moment là du XX^e siècle naissant. S'il a apporté des satisfactions, il y a eu aussi des déceptions et des misères au point que c'est maintenant en 1900 que nous nous plaiçons à situer la belle époque, alors qu'en 1900 on espérait fermement en un riche et meilleur avenir. Chaque âge a son optique.

En 1903, M. BOSMORIN, professeur d'allemand, s'inquiète du choix des carrières, sur un ton prophétique où il est déjà question d'orientation professionnelle et de groupements de parents d'élèves. En 1904, M. CALLAME, professeur de mathématiques constate le parallélisme de la civilisation et de l'évolution scientifique. L'astronomie est à son sens la plus belle de toutes les sciences pour avoir donné naissance à la géométrie et déterminé l'essor de l'analyse infinitésimale. Remontant à Thalès qui mesure la hauteur des obélisques égyptiens au moyen de leur ombre projetée sur le sol; il s'émerveille à bon droit de la découverte de la planète Neptune par le français Leverrier.

En 1905, c'est M. CAMBOS, professeur de septième, qui s'exprime en vers, à la manière de François Coppée, pour glorifier Pasteur et en 1906, M. GARDES, professeur de quatrième et d'espagnol, prend pour thème Diderot.

Nous trouvons M. Paul PETIT en 1907; notre maître de première se fait moraliste et nous recommande d'avoir le sentiment jaloux de nos droits; d'avoir de l'ambition « passion noble » selon Vauvenargues; d'avoir cette fierté qui se confond avec le sentiment de la dignité humaine; de savoir admirer les hommes supérieurs; de ne mépriser ni les humbles, ni les petits; de ne pas regarder d'en haut ceux qui travaillent de leurs mains; il nous conseille de nous garder dans la vie de trouver nos fonctions inférieures à nos mérites; de ne pas être orgueilleux et d'avoir de la modestie. Il nous souhaite d'acquérir l'ignorance qui n'est ni humiliante ni dangereuse, l'ignorance éclairée du savant qui voit mieux que personne combien ses connaissances sont restreintes. En s'évertuant à apprendre

beaucoup et en se résignant à savoir peu, il voudrait que, profitant des leçons de leurs professeurs, ses élèves soient des esprits libres et des cœurs généreux.

L'année suivante, le 28 juillet 1910, M. RENARD, professeur d'Histoire et de Géographie, légendaire par les emportements de son tempérament apporte de la diversité et exhume un volume de l'écrivain suisse Rodolphe Topffer, précurseur du camping scolaire: « Les voyages en zig-zag », paru vers 1830. M. GALAND, professeur de troisième, condamne en 1909 le « *magister dixit* » qui préparait naguère à l'obéissance passive, sans aucune valeur pour l'éducation de la liberté. Il fait le procès des disciplines surannées et veut démontrer que les résultats moraux des nouvelles méthodes s'ajoutent aux réformes bienfaites de 1902.

C'est encore un procès que fait M. HELDT, professeur d'allemand, en 1910, en s'attaquant à certaines tendances de la vie moderne éloignées de plus en plus de la nature et de la vérité; il recommande pour tout idéal la vie simple. Après lui, M. TOURNAIRE, professeur de sciences physiques fait en 1911 l'apologie de la science et veut l'aimer non seulement pour les services qu'elle rend à l'Humanité, mais aussi parce qu'elle est la Vérité et qu'à cette Vérité s'allie toujours la Beauté.

M. JUNCA, professeur de seconde, propose en 1912, sur le ton de Jean-Jacques Rousseau, une règle de conduite pour la vie de famille pendant les vacances: « Multipliez les preuves de votre amour familial, dit-il, arrachez « par votre gaîté les funestes et les amères tristesses de vos grands parents, soyez « simples, modestes et réservés avec les étrangers. » Et, quinze jours avant la grande guerre de 1914, M. COLLE, professeur d'allemand, dans un discours comparable à la dernière hirondelle de paix, initie d'une façon charmante ses auditeurs à la vie bruyante des étudiants germaniques balafrés, alors que ces mêmes intellectuels d'outre-Rhin, attendaient, à leurs frontières, l'arme au pied, l'heure H pour s'élancer à travers la Belgique et le Nord de la France.

Enfin, en 1915, au cours d'une permission il m'est donné d'assister en militaire, le 13 juillet, à la distribution des prix. L'Etablissement est devenu l'Hôpital Temporaire n° 25 de la Croix-Rouge, mais, par autorisation spéciale du médecin-chef, un ancien élève, le regretté docteur André CAYLA, la cérémonie a lieu à l'endroit consacré par la tradition, dans cette cour. C'est le Principal, M. VIEUSSENS qui préside et je renonce à décrire avec quelle poignante émotion, l'assemblée, debout, acclame la mémoire des morts de cette première année de guerre; ils sont déjà 30. Leur nombre n'a cessé d'augmenter, ainsi qu'on peut le voir, depuis qu'on a vissé les tables du souvenir.

Ces noms, je les ai tous dans la mémoire; ces morts, je les ai presque tous connus. Il y en a maintenant 136. Lettres de marbre, croix de bois. A ce concours où tous étaient si vaillamment accourus, le Collège Henri IV de Bergerac a eu tous les prix d'honneur et des nominations magnifiques. Ce palmarès écrit avec leur sang, c'est notre Livre d'Or.

Le sacrifice de leur vie n'a pas été inutile et M. le Principal VIEUSSENS avait raison d'affirmer prophétiquement dès 1915, avant Verdun, avant la Somme et bien avant Rethondes: « Nous aurons notre Salamine; nul ne peut « dire où la Victoire éclatera, ni quel nom lui donnera l'Histoire, mais elle « sera. »

J'éteins ici ma lanterne magique.

Mais, dira-t-on, pourquoi animer ces ombres, pourquoi faire ce pèlerinage de jeunesse ?

Je laisse répondre Lessing quand il écrit : « Nul ne se promène impunément sous « les palmes » et aussi Paul Bourget lorsqu'il prétend « qu'aucun de nous n'aurait « été tout à fait le même s'il n'avait lu tel ou tel ouvrage ». On peut aussi affirmer qu'on ne fréquente pas en vain le Collège et croire également que ceux qui l'ont fréquenté n'auraient pas été tout à fait les mêmes s'ils n'en avaient pas été les élèves. Il faut donc se réjouir d'avoir passé par le Collège et d'y avoir subi sa bienfaisante influence; d'y être entré léger de science et d'en être sorti avec quelque savoir, avec cette sagesse que confèrent les humanités en faisant surtout de nous des êtres humains.

C'est la raison de gratitude pour laquelle j'ai voulu ranimer la petite histoire rétrospective des distributions des prix des premières années de ce siècle. J'y trouve, on peut le croire, un charme tout particulier et j'estime qu'il n'est pas exagéré de dire, avec le genevois Edouard Martinet, que le Collège est une source de vie spirituelle. De cette source je vous ai fait entendre quelques murmures personnels et légers : je continuerai par des murmures émus et reconnaissants.

Que nous offre en effet le Collège au cours de nos études et en dehors de ces dernières ?

Tout d'abord *la patience* en maîtrisant notre fougue juvénile, en nous apprenant à attendre patiemment la fin des leçons jusqu'à l'appel libérateur de la cloche, en nous enseignant aussi à nous soumettre à une volonté supérieure.

Ensuite, *l'amour du prochain*; certes, en entrant pour la première fois dans une classe, nous aimions bien nos parents. Mais il y a eu l'inconnu assis à nos côtés et devenu le compagnon de chaque jour. Celui-là, nous avons appris à l'apprécier et à l'aimer. Aussi c'est seulement au Collège qu'on accorde à un camarade une bonne amitié « Parce que c'est lui, parce que c'est moi » comme a dit Montaigne. Dès lors, au contraire de ce qui se passe dans la vie ordinaire, c'est seulement au Collège que les histoires des autres nous intéressent réellement et avec désintéressement.

Le Collège nous apprend enfin *la justice*, cette justice dont les jeunes ont peut-être le sens inné, mais dont ils acquièrent le respect au cours de leurs études. Etre puni sans le mériter blesse profondément un élève et il ferme pour toujours son cœur à ceux qui lui font subir une injustice.

Toutes ces riches vertus rayonnent sur d'autres manifestations de l'existence pour se transformer en générosité. *Generosus*: de bonne famille, magnanime, nous enseigne le dictionnaire latin. Quelle meilleure famille que celle des Collégiens ? Voilà pour convaincre que celui qui est passé par le Collège est de bonne famille, *generosus*. Et, puisqu'il est ainsi la source de la vie de notre esprit c'est aussi la raison pour laquelle le Collège est une source de vie spirituelle.

De là aux regrets il n'y a qu'un pas. Regrets de l'avoir quitté, regrets aussi de la jeunesse passée.

Pourquoi ?

Parce que, pour chaque homme, son âme d'enfant est un paradis perdu. Ne pouvant le revivre il lui est loisible d'en rêver. C'est un délicieux privilège et pour nous, ce rêve rode et se pose souvent dans les cours du Collège.

Oh! je le sais bien, jeunes élèves, à votre âge, on imagine difficilement qu'il

soit possible de regretter le Collège. Ceux qui vont en partir sont heureux, ils en franchiront la porte d'un cœur léger, heureux de laisser à d'autres cette austère maison, heureux de s'émanciper, heureux de liberté. Il est impossible qu'il en soit autrement; mais, il ne faut pas toujours se fier à ce premier sentiment, à ce sentiment spontané.

On s'en va du Collège victime d'une aliénation de soi, victime aussi d'un mirage enchanteur, l'âme pleine d'illusions que le temps se charge rapidement d'effeuiller. Peu à peu on s'aperçoit quand le prisme est brisé, qu'on est dans une fausse voie, qu'en réalité, on ne connaît jamais à aucun autre moment de la vie cette absence de trouble de l'âme qui existe au Collège, cette ataraxie, comme l'on peut dire pour utiliser le bagage culturel de la philosophie.

Laissons-nous bercer sur ce sujet par la voie disparue de M. Paul PETIT, en relisant ses propres paroles :

« Vienne l'expérience. Alors ce n'est plus du même œil que l'on revoit ce
« qui est devenu le passé. Tous ces souvenirs s'enveloppent de la poésie des
« regrets. Le Collège lui-même — oui, le Collège, mes amis, vous n'y songerez
« pas sans quelque tristesse, non seulement parce qu'il vous rappellera le matin
« de votre journée et que vous regretterez ces heures lointaines, mais aussi parce
« que vous trouverez peut-être que le monde lui ressemble trop peu. Cette solli-
« citude (des professeurs) qui secoue votre paresse, mais reconforte vos défauts,
« lances et encourage vos progrès, elle vous paraît parfois importune; vous
« reconnaîtrez plus tard en la comparant à l'indifférence ou à l'hostilité des
« égoïsmes que vous aurez rencontrés, combien elle était généreuse. »

Jeunes Elèves qui m'écoutez en ce moment, quand vous aurez laissé de la laine aux ronces du chemin, quand la mort aura taillé autour de vous, quand la vie pleine d'hostiles égoïsmes vous aura déçus, vous remonterez à votre source. C'est le privilège de l'homme de pouvoir le faire. Lamartine l'a écrit: « l'homme
« seul remonte à sa source, les fleuves n'y remontent pas. » La jeunesse perdue ne se retrouve pas, et, ne pouvant défaire le temps, ne pouvant revenir au Collège, vous rechercherez les survivants de ces heureuses années, de cette époque fortunée, comme le dit Maine de Biran « où la loi du devoir n'était autre
« que celle de l'étude, où la loi de l'étude n'était autre que celle du plaisir ». Ces survivants, vous ne les rencontrerez qu'à l'Association Amicale des Anciens Elèves.

En présence de vos anciens condisciples, vous vous retrouverez dans autrui et vous retrouverez autrui en vous-même. Un jeu plein de surprises, vous le verrez, c'est de comparer l'homme qu'on revoit avec l'enfant qu'on a connu. Vous constaterez souvent par exemple, que le futur grand homme n'était pas préfiguré dans l'acabit de l'adolescent. Entre autres choses exquis, vous goûterez le plaisir de vous pencher sur d'anciens albums de photographies. Vous vous souviendrez du jour où, au cours de vos études, un artiste ambulancier vous a pris classe par classe. Tout le monde y a passé et voici que plus tard, à votre grande surprise, sur certains visages, vous ne pouvez plus mettre un nom. D'autres au contraire semblent vous dire: « Te souviens-tu? » Et, sur ces vieilles photographies, ceux de ma génération se retrouvent en culottes courtes qui ne sont pas des shorts ou se reconnaissent coiffés de chapeaux de paille « Jean-Bart » à larges bords, munis d'une jugulaire élastique, ou encore parés de cols blancs, rabattus et durs, assortis d'une cravate marengo.

Quel phénomène se produit-il ?

En quittant le Collège notre âme collective disparaît pour faire place à une âme individuelle. Nous étions une société, nous devenons un individu. En adhérant à l'Association Amicale des Anciens Elèves, nous redevenons une société. Il est constant d'ailleurs que ce qui moralise les hommes, ce qui les rend meilleurs, c'est de s'inscrire à des groupes, à des amicales, à des « agrégats » où ils se sentent régénérés, disciplinés, soulevés au dessus des misères personnelles, délivrés aussi de malsaines tentations.

C'est là ce que nous apprend la morale philosophique et voilà ce que plus tard, vous retrouverez à l'Association Amicale des Anciens Elèves du Collège Henri IV de Bergerac, association fondée en 1909 et reconnue d'utilité publique par le gouvernement français.

Des railleurs évoqueront avec esprit, à son sujet, les « labadens » illustrés par Labiche dans sa célèbre comédie : « L'affaire de la rue de Lourcine ». D'autres veulent y voir uniquement une société gastronomique ; si l'on en croit d'ailleurs Charles Monselet, c'est parfaitement défendable, mais il y a mieux.

Si l'amicale couronne vos lauréats, s'intéresse à vous pour faciliter votre orientation et animer vos loisirs, elle a d'autres utilités dans la vie courante en dehors des joies que je viens d'énumérer. Il est évidemment difficile de s'apesantir sur son rôle discret quand elle aide ceux qui sollicitent son appui, quand elle contribue à remettre sur les rails de la vie ceux qui en sont réduits à repartir à zéro. Son œuvre de mutualité, tout le monde y contribue en se rendant facilement et rapidement compte que les jours les plus heureux sont ceux où l'on a été dévoué à quelqu'un, où l'on a été généreux. Un homme qui ne se donne aucune raison de se rendre utile, voilà un homme malheureux.

Au sein de l'Association Amicale des Anciens Elèves, vous retrouverez comme au Collège, non seulement la justice, mais aussi l'égalité et la fraternité. Votre rang n'y dépendra ni de votre naissance, ni de votre fortune et l'opinion que vos anciens condisciples auront de vous sera celle que vous valez, sans autres considérations. Les camarades qui se seront élevés au-dessus de vous-même n'en seront pas moins prompts à vous « blaguer », ni même vous à les rabrouer, si besoin est, tout comme autrefois.

Sans doute, vous vous y verrez vieillir sur la figure des amis, mais qu'importe, puisque l'Association est selon le mot d'Henri Lavedan, « le refuge, non pas « de ceux dont l'esprit est tombé en enfance, mais au contraire de ceux qui « ont le privilège d'avoir su conserver de l'enfance dans leur esprit ».

Ayant l'honneur d'y tenir le porte-plume et d'en être le Secrétaire général depuis presque vingt ans, je propose pour l'Association un apophtegme qu'on voudrait voir gravé sur la porte d'entrée de cet Etablissement, entre les lys de France et la marelle de Navarre, au-dessous du nom d'Henri IV. C'est une phrase de Kant qui n'a rien d'un impératif catégorique et que M. DE BOECK, professeur de droit à la faculté de Bordeaux, membre d'Honneur de l'Association, citait le 27 juillet 1907 en présidant notre distribution solennelle des prix : « Deux choses me frappent d'admiration : le ciel étoilé sur ma tête et la loi morale dans nos cœurs ».

« Pour rester, pour redevenir jeunes » — conseillait-il — « abreuvs nous « aux ondes purifiantes de ces deux fontaines de jouvence :

« LE CIEL ÉTOILÉ SUR NOS TÊTES ET LA LOI MORALE DANS NOS CŒURS. »

CE TEXTE A ÉTÉ TIRÉ
A CENT EXEMPLAIRES
RÉSERVÉS PAR L'AUTEUR